

Laval théologique et philosophique



Jean-Michel SALANSKIS, *Derrida*. Paris, Les Belles Lettres (coll. « Figures du savoir »), 2010, 172 p.

Pierre-Alexandre Fradet

Volume 68, numéro 1, février 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1010226ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1010226ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval
Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fradet, P.-A. (2012). Compte rendu de [Jean-Michel SALANSKIS, *Derrida*. Paris, Les Belles Lettres (coll. « Figures du savoir »), 2010, 172 p.] *Laval théologique et philosophique*, 68(1), 260–262. <https://doi.org/10.7202/1010226ar>

de la morale, et qui les portait sans remords à traiter leurs frères nouvellement découverts comme ils traitaient les bêtes sauvages de leur pays ? (p. 135).

On peut prévoir la réédition prochaine de plusieurs ouvrages consacrés à Diderot, à la veille des célébrations de son tricentenaire, en 2013. Mais en dépit de leur intérêt indéniable du point de vue historique et philosophique, ces *Pensées détachées ou Fragments politiques échappés du portefeuille d'un philosophe* ne constituent pas pour autant l'initiation la plus éloquente à l'œuvre immense de Diderot ; toutefois, cette édition critique parviendra à situer sa pensée au lecteur non initié. Cet ouvrage rare profitera particulièrement aux chercheurs en épistémologie, en histoires des idées, en anthropologie philosophique, en études atlantiques (*Atlantic Studies*).

Yves LABERGE
Université Laval, Québec

Jean-Michel SALANSKIS, **Derrida**. Paris, Les Belles Lettres (coll. « Figures du savoir »), 2010, 172 p.

Le corpus derridien a de quoi dérouter : constitué de dizaines d'ouvrages, d'articles et de conférences, il s'exprime dans un langage technique qui donne vite à penser qu'il appelle une mise en lumière². En rédigeant son dernier volume, tout entier voué à Derrida, Jean-Michel Salanskis s'est gardé de commettre une erreur encore par trop répandue : il n'a pas employé ce langage sans s'aviser de le rendre plus clair. Le résultat qu'il nous offre ici remplit fort bien sa promesse. Loin d'exposer sans filtre³ une pensée dont auraient fait leurs délices certains soixante-huitards, plus admiratifs devant l'insolite qu'amoureux de la clarté, il a voulu « rendre Derrida lisible, utilisable, discutabile, y compris par ceux qui ne détiennent pas d'emblée l'ensemble des clefs culturelles qu'on peut croire pour cela nécessaires » (p. 17). À quoi s'est donc attelé Salanskis pour se démarquer des autres interprètes, ajouter aux commentaires existants⁴ et rendre le sien propre digne d'intérêt, profitable aux spécialistes comme aux non-initiés ? Il a serré de près les lignes de force de l'œuvre derridienne afin d'y jeter, tour à tour, trois éclairages de taille.

Le premier de ces éclairages se concentre essentiellement sur la « pensée centrale » de Derrida, c'est-à-dire sur le pan de sa philosophie qui « surgit à la fin des années soixante » et rend son auteur « immédiatement célèbre » (p. 19). Cette pensée est le fond sur lequel s'édifient les concepts de « différance, de [...] trace, d[e] supplément [et de] déconstruction comme mise en échec de la métaphysique de la présence » (p. 19). Chacun à sa manière, par certains côtés, Lévinas, Saussure et Heidegger avaient anticipé cette philosophie atypique ; mais ce n'est qu'avec la publication en 1967 de trois ouvrages phares qu'on la verra synthétisée par Derrida lui-même : *De la grammatologie*, *L'écriture et la différence* et *La voix et le phénomène*. Sans s'interdire de faire référence aux travaux plus tardifs de l'auteur, Salanskis puisera donc à flots dans ces œuvres pour formuler son commentaire. Clarté, concision et rigueur : les qualités se conjuguent pour faire de ce chapitre une véritable réussite. En particulier, l'interprète a soin d'expliquer que la différance est avant tout un concept sémantique et (p. 25) et qu'il est largement redevable d'une leçon de Ferdinand de Saus-

2. Voir notamment, en réponse à ce besoin d'éclaircissement, Charles RAMOND, *Le vocabulaire de Jacques Derrida*, Paris, Ellipses, 2001.

3. Un filtre qui écarte l'inessentiel, élimine les impuretés et fait voir avec acuité.

4. Voir par exemple Olivier DEKENS, *Derrida. Pas à pas*, Paris, Ellipses, 2008 ; Marc GOLDSCHMIDT, *Jacques Derrida, une introduction*, Paris, Pocket La Découverte, 2003 ; Charles RAMOND, dir., *Derrida : la déconstruction*, Paris, PUF, 2005 ; Fred POCHÉ, *Penser avec Jacques Derrida. Comprendre la déconstruction*, Lyon, Chronique Sociale, 2007.

sure. Rappelons l'essentiel de cette leçon. Pour le linguiste suisse, « [q]u'on prenne le signifié ou le signifiant, la langue ne comporte ni des idées ni des sons qui préexisteraient au système linguistique, mais seulement des différences conceptuelles et des différences phoniques issues de ce système⁵ ». Exprimée autrement, l'idée de Saussure est que la valeur des signifiants et des signifiés ne s'établit jamais en solitaire, à l'état d'isolement, mais toujours dans un contexte ou dans un réseau de renvois, grâce à un jeu de médiation où une pluralité de termes s'opposent les uns aux autres et deviennent par là même distinguables (p. 25). Or, Derrida reprendra cette idée, il ne la trahira pas mais la transportera sur le terrain de l'ontologie. En détaillant comment s'opère cette reprise ainsi que les conséquences qu'en tire l'auteur au sujet de la métaphysique, Salanskis a eu le mérite de clarifier ce qui constitue le cœur (souvent incompris ou jugé obscur) de la pensée derridienne ; il faut dès lors lui en savoir gré.

Mais il convient aussi de souligner la qualité de l'éclairage qu'il apporte dans un second chapitre, celui intitulé « Le parcours ». L'interprète s'en confesse lui-même : ce qu'il développe sous cette rubrique est quelquefois « bien vite dit » (p. 63). Le dessein poursuivi alors consiste à rapporter comment Derrida a « [mis] en évidence sa pensée centrale comme en train d'être déjà pensée dans la culture qu'il parcourait. Comme n'étant pas du tout sa pensée, le fruit de son bon plaisir spéculatif, mais plutôt le procès ne cessant de se reproduire dans la pensée consignée, disponible et digérée de l'Occident » (p. 49). Pour accomplir sa tâche, Salanskis abordera successivement la psychanalyse (p. 51-64), le cas de Marx et la politique (p. 64-84) et l'ancrage littéraire de la pensée derridienne (p. 84-92). Si l'on fait fi de quelques propositions verbeuses, ambiguës et qui font regretter la limpidité de la plupart des phrases de l'ouvrage, on retiendra de ces pages une impression favorable et heureuse — tout se passant comme si l'A. était parvenu à en dire beaucoup dans un espace très restreint.

Vient, tout juste après le chapitre sur le parcours, une troisième section dans laquelle Salanskis brosse un succinct portrait des « lectures » de Derrida. L'importance de cette section n'est pas à dédaigner. Étant entendu, en effet, que ce dernier est un « philosophe de la lecture » (p. 93), un philosophe qui se sent à l'aise au contact de tous les grands auteurs, il n'est pas dénué d'intérêt de rester attentif à ses principaux maîtres et de montrer la dette qu'il contracte à leur égard. Nulle surprise ici : ce sont Husserl, Lévinas et Heidegger, avant tout autre auteur, qu'on trouve convoqués. Comme dans le chapitre précédent, quelques phrases nébuleuses ont le malheur de handicaper le propos. Est-ce à dire pour autant que le commentaire de Salanskis se trouve déguisé de part en part, impénétrable, brumeux ? Absolument pas. Car en appliquant le principe de charité et en faisant abstraction de quelques incartades stylistiques, on pourra voir se dessiner de pénétrantes analyses dans cet ouvrage sur Derrida. Des analyses dont l'ambition pédagogique est affichée autant qu'atteinte, et qui ne font pas douter que l'A. est un fin spécialiste de Husserl et Heidegger⁶.

Mais Salanskis ne clôt pas là son examen. À ce travail pédagogique bien mené ainsi qu'aux éclairages qui précèdent, il ajoute un quatrième et bref chapitre sur les « perspectives post-derridiennes ». Hélas, il s'agit là sans doute de la plus incomplète des sections de son étude. L'ambition du Français a beau être des plus nobles, son commentaire demeure trop superficiel et la perspective qu'il adopte, trop aérienne, pour que le tout témoigne de son achèvement. Ainsi, si Salanskis a raison d'évoquer qu'il serait fructueux de tenter de prolonger « la pensée centrale de

5. Ferdinand DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1974, p. 166.

6. Voir notamment Heidegger, Paris, Les Belles Lettres, 1997 ; Husserl, Paris, Les Belles Lettres, 1997 ; *Husserl-Heidegger, Présentation - mots-clés*, Paris, Les Belles Lettres, 2008 ; Heidegger, *le mal et la science*, Paris, Klincksieck, 2009.

Derrida du côté de la linguistique » (p. 134), ou bien encore d'essayer de mettre en dialogue Wittgenstein et Derrida (p. 136), il faut admettre que son analyse n'aurait montré sa fécondité qu'après de plus amples développements. Puisque l'on sait, par ailleurs, que l'œuvre derridienne a donné lieu pour l'essentiel à deux grands types de réception, l'une de mise en question radicale de son mode de pensée (repérable dans le « mouvement de résistance contre l'attribution à Derrida du titre de docteur *honoris causa* » [p. 132]), l'autre de quasi-dévotion (repérable chez les commentateurs qui pastichent les écrits derridiens), ne peut-on pas croire qu'il est devenu pertinent de se glisser dans un entre-deux, d'éviter la *résistance ferme* mais aussi les *dialogues entre convertis*, et de mettre en parallèle la pensée derridienne avec celle d'auteurs qui ne marchent pas sur ses pas⁷ ?

Une pareille démarche devrait permettre d'arracher la philosophie derridienne à son confort immédiat, de l'exposer à une quantité d'objections et d'en mettre à l'épreuve la valeur réelle. L'auteur de *Derrida* n'a quant à lui pas adopté cette approche. Comme la plupart des interprètes, il ne s'est pas laissé séduire par ses divers avantages. Non pas qu'il faille ici l'incriminer pour cela et lui en tenir rigueur — l'objectif de Salanskis était ouvertement autre, c'est-à-dire pédagogique, didactique. Et c'est précisément cet objectif qu'il faut lui reconnaître d'avoir atteint en somme, sans pour autant perdre de vue que son ouvrage va au-delà de l'introduction et qu'il saura plaire, le mot est juste, à une vaste audience.

Pierre-Alexandre FRADET
Université de Montréal

Davide ZORDAN, **Connaissance et mystère. L'itinéraire théologique de Louis Bouyer**. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Théologies »), 2008, 807 p.

L'œuvre théologique considérable du père Louis Bouyer n'avait jamais encore fait l'objet d'une étude systématique. La publication de cette thèse magistrale vient mettre en lumière la pensée d'un des plus éminents théologiens du XX^e siècle. Ce travail, basé sur une étude approfondie du vaste corpus des écrits de l'oratorien français, permet au lecteur de se faire une juste idée de l'itinéraire théologique de Louis Bouyer et cela, à travers un contexte culturel en changement constant, couvrant une période de six décennies, de 1935 à 1994.

L'auteur — membre du Comité organisateur du Festival international du cinéma Religion Today de Trente en Italie — présente sa thèse en trois grandes parties. La première partie (p. 39-345) vise à identifier les sources ou les fondements de la théologie de Bouyer. De toute évidence, l'auteur insiste sur les origines protestantes du théologien — Bouyer est un ancien pasteur luthérien —, et sur sa profonde connaissance des Écritures. La Bible est Parole du Dieu vivant, en tant qu'elle est assimilée par le fidèle lors de la célébration liturgique. À la Parole écrite doit répondre la Parole célébrée. La Parole éveille la liberté de l'homme qui écoute et elle l'appelle à marcher dans l'histoire, à la rencontre du Christ. L'histoire devient ainsi « le lieu d'émergence du Christ total, l'horizon global d'une expérience prophétique ». L'auteur signale l'influence de Bouyer lors de la préparation des textes conciliaires de Vatican II. Son livre *Le mystère pascal* rejoint les travaux de Dom Casel. La façon dont Bouyer aborde la dimension sacrificielle de la messe mérite toute

7. En ce qui concerne la réception critique de Derrida, on pourra consulter entre autres Brendan SWEETMAN, « Postmodernism, Derrida, and *Différance* : A Critique », *International Philosophical Quarterly*, 39, 153 (1999) ; Raoul MOATI, *Derrida/Searle. Déconstruction et langage ordinaire*, Paris, PUF, 2009 ; Jean GRONDIN, « Herméneutique et déconstruction », dans *L'herméneutique*, Paris, PUF, 2006 ; Jeanne PARRAIN-VIAL, « Derrida », dans *Tendances nouvelles de la philosophie*, Paris, Le Centurion, 1978 ; Pierre V. ZIMA, *La déconstruction. Une critique*, Paris, L'Harmattan, 2007.